Ma conclusion est toujours la même : c'est un cri de joie, et c'est aussi un cri de détresse, à la vue des avantages à recueillir et du petit nombre que nous sommes pour cela. « Il n'y aura de sauvé, dit saint Paul, que celui qui invoquera le nom du Seigneur. Or, comment l'invoqueront-ils, s'ils n'ont pas la foi? Comment auront-ils la foi, s'ils n'entendent pas la parole de Dieu ? Comment entendront-ils la parole de Dieu, si elle ne leur est annoncée, et comment leur sera-t-elle annoncée, si on ne leur envoie des Apôtres ? » Je prie donc avec instance le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers. Et si les ouvriers avaient besoin d'encouragement, j'achèverais avec saint Paul cette belle exhortation à l'apostolat : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* avec le saint apôtre je leur montrerais que l'Eglise compte sur eux et regarde la chose déjà comme faite : *Numquid non audierunt? Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.*

J'espère, mon très révérend Père, que vos prières hâteront ce grand bien, l'objet de tous nos désirs.

Veuillez, en attendant, accorder votre paternelle bénédiction à celui qui est heureux de se dire pour toujours,

Votre enfant soumis et dévoué en Notre-Seigneur.

J.-M. Deltour, o. m. i.

VICARIAT DU MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Fort Cumberland, le 12 juillet 1888.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Vos fils spirituels se multipliant sur tous les points du globe, votre Paternité doit recevoir des lettres si nom-

breuses qu'il vous serait bien difficile d'y répondre toujours. Laissez-moi cependant m'adresser à vous, aujourd'hui encore, très révérend et excellent Père général, afin de me procurer la satisfaction particulière de vous offrir mes humbles et profonds respects, avec l'hommage de ma filiale affection. J'oserai en même temps solliciter de votre bonté, si connue de tous les Oblats, le secours de vos prières pour le plus obscur de vos enfants.

Ma Mission de Sainte-Gertrude, au lac Pélican, vient de passer par une année de douloureuses épreuves. L'automne dernier, une fièvre maligne y faisait subitement irruption et s'étendait en quelques jours à la population entière. Il y avait des malades dans toutes les maisons, et quelquefois tous les membres d'une famille étaient infectés en même temps. Ce fut un moment bien critique à traverser, celui où nous n'étions plus que trois hommes valides à la mission pour secourir les autres, aller dans chaque maison prendre des nouvelles, y porter du bois, de l'eau, des vivres, des remèdes, y donner des soins aux plus souffrants. Telle était, en effet, notre unique et incessante occupation. Il y eut même un temps où, mes serviteurs étant tous malades, je fus dix nuits sans pouvoir fermer l'œil ; encore fallait-il les laisser quelquefois pour aller aux plus pressés et aux plus malheureux. A toute heure du jour ou de la nuit on venait me chercher pour des moribonds qui agonisaient à plusieurs lieues de distance, et c'était l'époque des premières glaces ! Pendant deux semaines il m'a été impossible de réciter mon bréviaire ; nous avions presque tous les jours un enterrement ; une fois nous en avons eu quatre, et c'est à peine si les convalescents pouvaient ensevelir les morts. En novembre, nous avions déjà plus de vingt décès, sans compter ceux des localités voisines.

Un jour, je vis arriver chez moi un Indien qui m'apportait ce triste message : « Père, Alexandre te demande. Ses quatre enfants sont morts, sa femme est mourante, et lui-même est bien malade. » L'état sanitaire de notre village s'étant amélioré, je partis avec un serviteur qui s'attela à mon petit traîneau sur la glace vive de nos lacs. J'arrivai le lendemain à la hutte d'Alexandre, non sans avoir remarqué quatre cercueils d'enfants suspendus aux arbres du voisinage. Je n'eus pas plus tôt paru sur le seuil de la porte, que j'entendis la pauvre femme s'écrier toute heureuse : « Merci, mon Dieu !... Merci, mon Père !... Je me confesserai donc avant de mourir !... et j'irai rejoindre mes enfants !... » Cette bonne chrétienne me raconta sans pleurer la mort de ses enfants, et me rapporta, avec une impression de terreur qui durait encore, les dernières paroles de sa fille aînée. Avant de rendre le dernier soupir, celle-ci leur avait décrit ce que son bon ange lui avait fait voir, en la conduisant, disait elle, à la porte de l'enfer et en lui montrant dans ce gouffre de feu, quelques-uns de leurs parents qui avaient mal vécu. J'en pris occasion de les instruire et je laissai toute la famille consolée et réconciliée avec Dieu.

En retournant à la Mission, je fis une chute si malheureuse sur la glace et le coup fut si terrible, que je restai vingt-quatre heures sans connaissance et que, pendant plusieurs semaines, je fus absolument incapable de visiter mes pauvres sauvages disséminés au fond des bois. Ils avaient tant besoin cependant de mon ministère ! C'est parmi ceux-ci que la maladie a fait le plus grand nombre de victimes. Sans couvertures chaudes pour l'hiver, sans provisions de vivres, sans médecines d'aucune sorte, ils mouraient presque tous dès qu'ils étaient atteints. C'est ainsi que nous en avons perdu soixante-deux en trois mois et que, dans plusieurs familles il ne reste plus

qu'un ou deux membres. Au Lac Churchill, la mort est entrée dans une pauvre cabane solitaire ; elle a frappé le père et la mère ; les trois enfants se voyaient menacés du même sort, car tous les trois étaient sérieusement atteints de la fièvre ; le plus jeune d'entre eux, un enfant de huit ans, se lève, il ramasse du bois autour du foyer, il recommande à ses frères d'entretenir le feu et, les laissant auprès des deux cadavres du père et de la mère, il s'en va, à 8 kilomètres de distance, prévenir de ce qui se passe leurs plus proches voisins. Telles sont les scènes dont nous sommes les témoins attristés.

Le 31 novembre, je me sentais assez bien pour reprendre mes courses et je partais dans la direction d'un camp qui m'était signalé comme le plus éprouvé. En y arrivant, quel spectacle s'offrit à mes yeux ! je trouvai onze cadavres dans une maison abandonnée. Sur vingt-neuf personnes dont se composait le village, onze avaient succombé et, probablement, toutes seraient mortes, si de ce nombre il ne s'en était trouvé une pour prendre soin des autres. Il était impossible, faute de bras vigoureux, d'enterrer les morts, la terre étant gelée à trois pieds de profondeur.

Au cours de cette visite, j'eus la douleur d'apprendre que la fièvre ravageait une autre localité plus éloignée encore ; mais, impossible de m'y rendre ; nous n'avions de vivres ni pour nous, ni pour nos chiens-traîneurs ; il me fallut donc, à mon grand regret, revenir à la mission.

Je craignais que ces rudes épreuves ne fissent chanceler la foi de nos chrétiens. Ils auraient pu murmurer contre la Providence qui, sourde à leurs supplications, leur enlevait leurs enfants et leur refusait, à eux, la grâce de se confesser avant de mourir. Les anciennes superstitions, auxquelles ils avaient renoncé par une conversion

encore récente, ne leur apparaîtraient-elles pas comme un moyen efficace de se préserver ou de se guérir dans ces moments critiques où tout est bon pour échapper à la mort ? De cela je ne pouvais me rendre compte que dans le courant de l'été. Aussi, sur les dernières glaces, ai-je profité d'une occasion pour faire dire à mes sauvages du fleuve Churchill et du fleuve Nelson que je me rendrais à *Pakitawagan* le onzième dimanche après Pâques.

Le 11 juin, je partis donc du lac Pélican avec deux canots. A mon arrivée, je trouvai tous mes sauvages fidèlement réunis au lieu du rendez-vous. Il y avait soixante-dix canots sur la grève ; tous les chrétiens de la région étaient là : les survivants ; car hélas ! il en manquait un grand nombre, moissonnés par la mort.

Dieu merci, mes craintes étaient vaines. Ces bons néophytes, loin d'être découragés par l'épreuve, étaient devenus au contraire plus fermes dans la foi ; les paroles et les dernières recommandations de leurs défunts les avaient confirmés dans les bonnes croyances et dans les pratiques de notre sainte religion ; le seul infidèle qui s'était montré depuis dix ans obstinément rebelle à nos exhortations, venait enfin de se rendre à Dieu en demandant le baptême, et cinq adultes protestants se présentaient pour abjurer l'hérésie. Je passai quatre jours et une partie des nuits à les instruire, à les confesser et à écouter les récits qu'ils me faisaient des derniers moments de leurs proches. Ces bons sauvages, qui ont paru devant Dieu sans être assistés par le prêtre, sont morts devant l'image de Marie, dont chaque loge est décorée, le chapelet à la main et regrettant de ne pouvoir se confesser, mais résignés et pleins de confiance en Dieu dont ils imploraient la bonté infinie. Une bonne vieille me racontait que son fils, avant de quitter cette vie, lui avait dit : « Ne pleure pas, ma mère,

je vois la sainte Vierge qui vient me chercher. » Une autre femme me rapportait aussi les paroles de sa fille, une pieuse enfant qui avait conservé dans toute sa pureté la robe de l'innocence : « Je n'ai pas perdu Jésus », disait-elle avec bonheur.

Ces faits sont consolants. Ce qui n'est pas moins beau de la part de ces bons sauvages, c'est leur charité chrétienne pour le repos des trépassés. J'ai reçu d'eux quinze demandes de grand'messes de *Requiem*. Ici l'offrande pour le saint sacrifice consiste en objets de diverse nature qui ont cours dans le pays, comme des mocassins, des peaux, des fourrures, etc.

Ils ont été heureux d'apprendre que j'allais faire élever dans leur pays une petite chapelle où ils pourront venir prier. La plupart ne sont jamais entrés dans une église ; ils étaient si flattés et si contents de ma promesse, que jamais mes hommes ni moi n'avions été si bien traités. La chasse du printemps ayant été abondante, ils avaient conservé pour nous tout ce qu'il y avait de meilleur : langues, graisse, viande sèche, pémikan, etc.

J'ai reçu des lettres, pour ainsi dire, d'outre-tombe. Plusieurs, avant de mourir, ont voulu m'écrire, s'y prenant longtemps à l'avance, afin de n'être point prévenus par la mort. L'un d'eux écrit sa confession sous pli cacheté avec ces mots sur l'enveloppe : « Le Père seul lira ceci. » Un autre me laisse en héritage sa chaudière de cuivre, avec prière de dire une messe pour le repos de son âme. Un autre me lègue sa poêle neuve, à la même condition. Je n'ai pu retenir mes larmes en lisant ces lettres touchantes et je me sens encore bien vivement ému en les rappelant à mon souvenir. *Beati pauperes... quia ipsorum est regnum cœlorum.* Oh ! oui : Dieu leur aura fait grâce, il aura suppléé, par son action intérieure et immédiate, à l'absence du prêtre et des sacrements ;

comment aurait-il pu leur inspirer des sentiments si beaux à l'heure de la mort et ne pas perfectionner son œuvre par l'infusion de la grâce sanctifiante? Déshérités de la fortune, destitués de certains secours spirituels, il leur restait, à ces pauvres gens, la toute-puissance, l'infinie sagesse et la miséricordieuse bonté de Dieu ; ils y ont compté, et Dieu qui ne fait défaut à personne, les a pris sous sa protection ; il a vu en eux l'image de son Fils; ce Fils s'est fait leur intéresseur, il a représenté à son Père les plaies qu'il a reçues et la mort qu'il a endurée pour eux ; il a obtenu licence de les envelopper de lumière, de charité et de mérites, afin d'être en droit de les envelopper de gloire : ils sont devenus les privilégiés du bon Dieu et je m'estime heureux de sentir au fond de mon cœur un amour particulier pour eux, d'avoir reçu la mission de les évangéliser : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Je voudrais bien avoir de quoi leur bâtir une belle chapelle ; mais nous sommes si pauvres ! La caisse d'ornements, chandeliers, etc., que le R. P. Procureur m'annonçait en 1884, de la part de Mme la Présidente de l'Œuvre Apostolique de Paris, ne m'est jamais parvenue. J'en ai informé cependant qui de droit, mais elle n'a pu se retrouver. Je le regrette beaucoup ; je suis cependant aussi reconnaissant à cette dame du don qu'elle m'a fait que si je l'avais reçu.

Veuillez agréer, mon très révérend et bien-aimé Père, l'humble hommage de mon filial respect et de mon entier dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

E. BONNALD, O. M. I.

Mgr CLUT, que des raisons de santé retiennent loin de sa mission, mais qui ne cesse pas d'entretenir avec ses

collaborateurs une correspondance active, nous communique les deux lettres suivantes. Ces lettres nous donnent quelque idée des privations auxquelles nos Pères de l'extrême Nord sont soumis, quel genre de supplice les menace, de quel zèle et de quel courage il faut qu'ils soient animés pour supporter les travaux d'une pareille mission; or, ils les supportent, ils s'y complaisent, ils s'y dévouent avec bonheur! non certes, par goût naturel, mais pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Dans les événements que ces lettres rapportent, le nombre des victimes semble ne pas justifier les termes employés pour les déplorer : dans un seul des faits divers qui remplissent les colonnes de nos journaux, le chiffre des morts et des mourants l'emporte peut-être de beaucoup sur les chiffres qui nous sont donnés ici. Mais il faut remarquer qu'ici les chiffres sont l'expression de la population presque entière, et ensuite, que les calamités décrites ne sont pas un accident fortuit et passager, mais une situation, une situation qui s'impose, qui s'impose à tout le monde dans la région entière, c'est-à-dire dans un immense rayon, une situation qui menace de se prolonger ou de se reproduire; or, quel que soit le nombre des victimes, quand toutes les personnes présentes sont désignées pour l'être, il y a toujours le même héroïsme à affronter le danger.

Cette réflexion s'applique à la lettre qu'on vient de lire comme à celles qui suivent. Nous soutiendrons donc de notre sympathie et de nos prières, tous ceux de nos frères qui combattent aux postes avancés, pour le nom de Jésus-Christ et l'honneur de la Congrégation.